

Dans l'éclat d'une fin qui commence

Sylvie Fabre G.

*A Françoise Clédat
dont la poésie nous garde
dans l'inoublié*

Nous vivons une histoire qui nous crée et nous déborde, plus grande que nous, plus longue aussi, et nous l'inscrivons dans des livres pour déchiffrer la vérité « à vif » des temps et des êtres qui ne sont qu'un. Nous voulons tant nommer, tant comprendre l'incompréhensible en nous et hors de nous. Le livre de Françoise Clédat, *Ils s'avancèrent vers les villes*, répond de façon saisissante à cette aspiration. Son titre qui résonne avec les récits bibliques et les anciennes épopées nous rappelle que nous nous inscrivons toujours dans la longue marche d'une odysée humaine, collective et individuelle, dont la promesse est loin d'être tenue. Celle-ci n'est-elle pas sans cesse hantée par toutes les figures de la guerre, du mal et de la destruction ? Comme si la violence, la folie et l'aspiration au néant habitaient depuis l'origine et à jamais notre monde. Œuvre de ténèbres et pourtant aussi œuvre de lumière, celui-ci est ce paradoxe qui fait se côtoyer sur la terre et en l'homme l'horreur et la beauté, l'amour et la haine, la présence et l'adieu. Mais parce qu'il n'empêche pas malgré *tout* des actes de foi dont fait partie l'écriture, l'auteure nous offre un poème « éclat d'une fin qui commence », lieu d'un alphabet immémorial grâce auquel persistent à brûler les mots de la vie jusqu'au cœur de la mort.

Françoise Clédat, pour mettre en place ce qu'elle appelle « son dispositif » d'écriture, a choisi de revenir aux sources de la civilisation méditerranéenne et d'emprunter à la langue phénicienne, née il y a trois mille ans dans l'« ancien pays de Canaan » au Moyen-Orient, son alphabet, « mère des alphabets du monde », nous dit-elle. Celui-ci va servir de fondations pour la construction du poème. Les 20 lettres sur 22 qu'elle retient vont lui permettre de balayer les millénaires jusqu'au plus proche présent. L'auteur leur adjoint aussi 1 lettre de l'alphabet latin, initiale d'un nom de ville pour écrire une première grande partie répertoriée telle dans la table des matières. Jouant sur les graphèmes ainsi formés et sur leur « Euphonie acrophonie nécrophonie », vingt noms propres se déploient en autant de chapitres. Chacun d'eux correspond à un ou plusieurs textes où

s'entremêlent proses et poèmes en vers, grande histoire et histoire quotidienne et intime.

Ainsi dans le premier chapitre le graphème '*ALEPH* correspond-il d'abord aux deux premiers poèmes intitulé *Alep*, qui évoquent le sort de cette ville martyrisée où « la hache de l'histoire bégaie ». Le livre s'ouvre donc sur un arrière-fond qui occupe nos écrans et les journaux : la guerre en Syrie et la destruction d'une ville antique, carrefour de la civilisation, donne le « la » à l'ensemble de l'ouvrage. Les 19 autres chapitres consacrés aux villes vont ensuite pouvoir dérouler leur « litanie du nombre/ litanie des ruines », présentes en chaque époque, en chaque partie du monde et sous toutes les formes énumérées que peut prendre la barbarie et la déraison humaines : « Camps d'extermination/ massacres de masse/famines organisées/ », catastrophes nucléaires, colonisation, esclavage, torture... La liste des villes, lieux permanents des guerres et des exactions, s'égrène d'Alep à Jericho, d'Oradour à Thèbes en passant par Fukushima, Nankin ou Rome en une suite incessante d'horreurs.

L'auteur pourtant dès le prologue se met et nous met en garde : les mots posés de cette réalité infrangible du mal ne sont pas tous les mots, pas toute la réalité, il reste à leur opposer « les petits noms des petits mots osant sortir un à un survivants des abris de la vie belle préservée ». Françoise Clédat cerne cet autre visage de la vie au moyen de mots comme *Amour*, symboliquement mot du premier poème du premier chapitre, mais aussi poésie, fragilité, oubli, rencontre, nécessité, mère, bêtes et bien d'autres. Ces noms communs sont présentés par leurs lettres initiales en majuscules dans la table des matières et forme la seconde grande partie du livre qui renvoie aux textes de *La Vie belle*. Ils sont donc le pendant à ceux des atrocités de l'histoire. Cette construction croisée qui peut sembler complexe permet de donner à l'ensemble du recueil une respiration nécessaire, car la « fréquentation/ hallucinée/ », et comme éternelle, « de la destruction » et de la mort qui habitent les pages génère la parole « qui désordre ». Désordre du monde « qui désordre » à son tour cœurs et esprits des lecteurs tant sa langue est puissante.

Ainsi en témoigne le troisième poème du premier chapitre : écrit en deux parties et intitulé *Alzheimer*, il évoque par un mot-valise la maladie cruelle de la mère de l'auteur et sa place de fille auprès d'elle : « Amer l'/ Aimer/ Alzheimer ». Ce texte autour de la dégradation du corps par la maladie a pour but de nous signifier que le livre abordera tous les aspects de la ruine, non seulement celle programmée par les hommes mais aussi celle, ontologique, dans le processus de création : le vivant, tel qu'il est soumis aux inégalités innées, à la vieillesse et à la mort. Ce thème balaie donc autrement le questionnement sur le sens de la vie. La responsabilité morale de l'homme n'étant plus engagée, reste l'interrogation

métaphysique. On voit donc que le prologue et ce premier chapitre donnent des clefs pour la lecture entière de ce livre remarquable car Françoise Clédat y dessine une fresque de la condition humaine à travers les âges en mêlant les genres et en variant les registres de l'écriture.

L'auteure utilise en effet toutes les ressources de sa poésie et un savoir qu'elle est allée puiser dans les archives, les textes mythologiques, la documentation visuelle et journalistique, et bien sûr la littérature. Certains poèmes n'hésitent pas à la précision des chiffres et des listes :

« Ce matin là

1 dans le ciel clair

1 seul où d'habitude en nombre – escadre escadron escadrille – eurent le temps de s'étonner les habitants de la ville

1 avion/ 7000.140000.210000. Atomisés »

D'autres renvoient à des films ou insèrent des extraits de lettres qui leur donnent un réalisme qui n'exclut pas la vision, beaucoup mettent en abyme des citations d'auteurs anciens ou contemporains sur la guerre, comme Homère ou G. Sebald par exemple, qui entrent en résonance avec les vers. Les textes entremêlent narration, poésie et description qui font naître chez la poète elle-même une inquiétude sur ce qu'elle est en train de créer. L'interrogation sur l'écriture poétique traverse d'ailleurs tout le recueil. Mais ce qui le caractérise, c'est la liberté de création, de passer du méditatif au tragique, d'avoir la froideur objective de l'énoncé ou de basculer dans le lyrisme. L'écriture joue beaucoup sur les sonorités et les rythmes avec des vers brisés, déstructurés, à la ponctuation distordue et une utilisation originale de la typographie qui peut couper jusqu'aux mots pour retrouver la récurrence d'une lettre en début de vers. Le dernier poème du premier chapitre, intitulé *Amour*, est décliné par exemple en trois parties, sorte d'extension du sens et d'expansion du chant vers plus de liberté. Le mot amour ou aimer sonne et résonne comme « le nom Parfait/ verbe élu ». En lui se concentrent l'extase et la blessure :

« Ce qu'/'

Amour faire inouïe / - Extérieur sans extérieur - /

Agir sur le monde Hors le monde et son pendant:

communauté des vivants/

Guerre ne dé-joug / mais haut encore /qu'exulte /

L'extasée ».

Il s'agit donc bien pour Françoise Clédat d'utiliser toutes les richesses secrètes de la langue pour ne rien laisser dans l'ombre, ni l'insoutenable, ni la jouissance. Se confronter à tous les visages que peuvent prendre la douleur et la mort n'est pas oublier ceux que peut prendre *la vie belle préservée*. Les effrois de la destruction ou les extrêmes du désir atteignent autant la vie intime de l'individu que le destin collectif des sociétés. La poète intercale aussi des textes du quotidien en prose et à la première personne qui sont comme des baumes. Elle nous rappelle ainsi que nous gardons la chance de vivre ces « petites éternités » que nous accordent parfois le bonheur simple et la paix :

« Comme me promenant dans la campagne sous le ciel immense un pur sourire m'est venu aux lèvres je nous ai pris par la main toi petit garçon et moi petite fille à dévaler le chemin dans le dernier soleil suspendu au-dessus des bois noirs, à respirer la bonne odeur des génisses qui nous enveloppait... »

Ce poème *GEMELLE* fait contrepoint à celui de *Bête s(Le silence des)*. Ils s'éclairent mutuellement. La poète se plaît à insister sur nos proximités et nos liens. Si sous les bombes l'homme et l'animal (chevaux ou lions de tous les âges) meurent asphyxiés et calcinés pareillement, pareillement au sein de la nature, dans la gestation et la maternité, la femme et la bête jouissent, se déchirent, défendent et nourrissent leurs petits :

« Animalité comme

En nous la bête

Autre de la

Bête

En la bête

Autre de nous »

Son entreprise dans ce livre répond à ce qu'elle disait elle-même attendre de l'art dans un entretien sur *Poezibao* initié par Florence Trocmé après les attentats de 2015 : « J'attends de l'art qu'il desserre en moi la petitesse qui m'étrangle, qui étrangle l'amour [...] Par l'art je reçois la lucidité sur ce qui retient dans la petitesse de la prison du moi, et la force du désir d'y échapper. L'art que je reçois précipite en moi l'invention de l'autre par la donation que me fait l'autre. » Cette donation englobe tous ceux, choses et animaux, êtres et livres, qui nous font du bien, nous accompagnent et nous mènent à la vraie connaissance qui est amour, savoir et ouverture.

Ce livre, qui parle de façon magistrale la traversée des âges, le partage d'une histoire commune et l'universalité de notre condition, a aussi une forte dimension autobiographique : l'auteure ne cesse d'y interroger sa propre place de femme et de poète. En se confrontant aux « fins » nées des guerres et des violences de tous ordres, en anticipant la « disparition suprême » dont on voit le possible dans les chapitres consacrés à Fukushima et Hiroshima par exemple, Françoise Clédat ne pouvait qu'éprouver et penser aussi la sienne propre dont elle confie : « je vis en avant de ma propre consommation ». Un des poèmes intitulé *Futur* évoque « L'instant jamais plus/ L'instant déjà là – du Futur ne plus pouvoir/ Prendre la main ». C'est dans cette conscience aigüe que lui donnent la précarité du monde et son propre vieillissement, avec les dégradations et les séparations que chacune d'elles multiplie, que le livre s'est aussi écrit. La présence de la mort habite ces pages, celle de la mère préfigurant celle de la fille : « Qu'ai-je encore à connaître qui serait renaître virer vif et non vile déclin et tu vas meurs et tu vas ». Face à l'inéluctable de sa propre mort, face à l'impuissance des hommes à empêcher le mal et la destruction qui sévissent depuis les origines, Françoise Clédat se pose inlassablement la question du pouvoir de la poésie et de sa légitimité de poète, « ni victime ni témoin ». Au début du recueil l'injonction qu'elle s'adresse est : « Ne pas oublier la poésie ». Au terme du recueil elle constate : « Rien ne reste/ sauf ce reste/ où tout demeure » : le poème.

Ils avancèrent vers les villes est une avancée vers le poème. Comment arriver à ce que, né des abysses du temps, des ténèbres du mal et de la grande fragilité humaine, celui-ci se fasse souffle, pulsation et lumière pour prendre en charge toute la vie et toute la mort ? Françoise Clédat a trouvé dans ce livre la poésie *qui consiste à apporter d'heureuses clartés sur les chemins de l'obscur*¹. Celle qui résiste et donne voix et être à la langue. Redonnant voix et être, sa parole nous atteint physiquement, émotionnellement et spirituellement. Mémoire et cœur, connaissance et pensée, le lien entre les vivants et les morts nous est rendu. Son livre nous inscrit dans une même lignée et une histoire partagée de génération en génération depuis la nuit des temps. Grâce à elle et à tant d'autres, le poème demeure *ce chant d'amour adressé « à l'espèce et à ses semblables »* par-delà le désespoir qui nous étreint *devant l'extraordinaire somme de souffrances en ce monde*². En *défiant l'augure*³, la poète nous a ouvert les mystères de notre condition, les lieux de la présence et la beauté douce et terrible de la parole poétique.

¹ Philippe Jaccottet

² Pier Paolo Pasolini

³ Hélène Cixous